

“Jérôme poursuit maintenant son cheminement en brisant de l’intérieur ses larges formes, en les peuplant de superpositions ou de juxtapositions de tons et de valeurs qui permettent à une lumière presque vénitienne de respirer, avec des rouges intenses qui me font songer à Titien, des dégradés subtils de beige ou de sable, des évanescences grises imprégnées de fin du jour sur le fleuve, quand les nuages sont encore chargés, comme une mémoire, d’une haute lumière déjà disparue à l’horizon. Je pense à cette oeuvre de maître, *Arcane sonore* (1978), que les musées d’Europe ou d’Amérique devraient acquérir s’ils ne périssaient ensevelis trop souvent sous les débris de l’imposture.”

Fernand Ouellette,

*Extrait de Ecrire en notre temps, à paraître chez H.M.H., Montréal, au début de 1979.*

## LA GALERIE FRÉDÉRIC

présente

du vingt-deux novembre au vingt décembre

mil neuf cent soixante-dix-huit

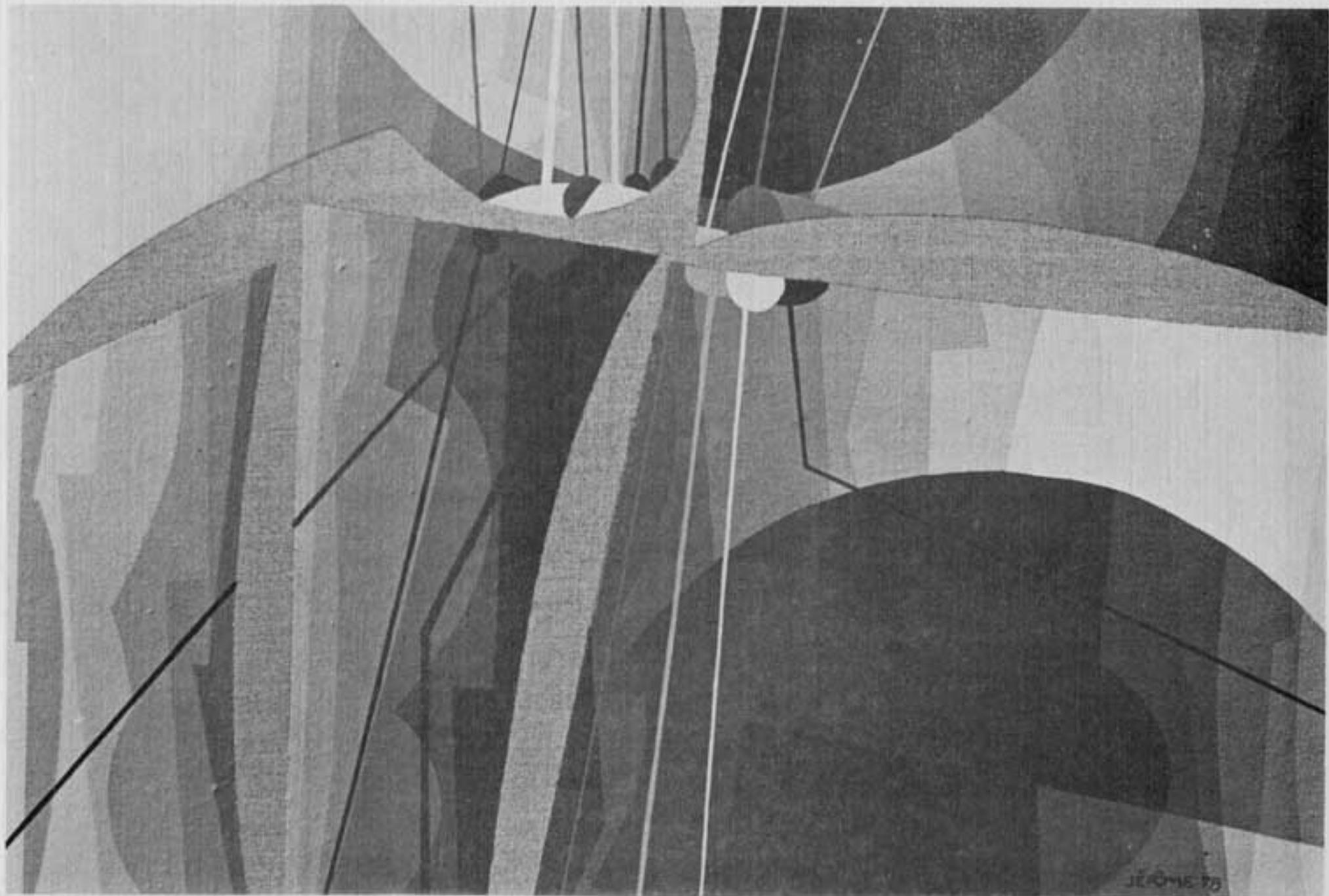
les oeuvres récentes de

**JEAN-PAUL JÉRÔME, R.C.A.**

VERNISSAGE :

le mercredi, vingt-deux novembre

à vingt heures.



"FEU-SACRÉ"

(24 X 35 CM)

# Jean-Paul Jérôme: 18 toiles de 1978

par  
Robert Marteau

Quel émerveillement! Je viens de voir les toiles peintes par Jean-Paul Jérôme depuis le début de 1978 et je convie tous ceux qu'émerveille la beauté à ne pas manquer l'exposition qu'en présente, depuis le 22 novembre, la galerie Frédéric à Saint-Lambert, elle-même lieu peu commun que se partagent tableaux et bouquets japonais.

Qui est Jean-Paul Jérôme? Un peintre né à Montréal, où il pratique depuis plus de trente ans, un peintre qui débuta avec le Groupe des plasticiens, vécut deux années à Paris, revint, continua de peindre, vécut et survécut dans l'inlassable effort d'ouvrir à la lumière une fenêtre. J'assiste depuis sept ans à ce travail obstiné d'un homme que l'isolement, le silence, l'indifférence jamais ne rebutèrent. De l'hiver, des givres, des poudreries, des aubes de Saint-Ours, il arrachait en 1971 une série où la tendresse s'alliait à la force du trait, série qui devait se heurter à la quasi totale incompréhension. Établi ensuite au bord du Saint-Laurent, seul, ou plutôt avec sa vieille petite chienne Madou, il tira de l'acrylique des grands miroirs où les floraisons de la géo-

métrie retenaient couleurs, teintes et nuances de l'écorce, de l'aubier, des saisons, des eaux, des soleils. Congédié de la rive, le voici dans le béton, l'asphalte et la brique de Ville d'Anjou. Il tente de se persuader que tout est pour le mieux et que ce n'est pas le pire des mondes. Sa forte charpente d'os et de muscles tourne dans quelques pieds carrés, et ses yeux lavés par le parfum de l'herbe et du fleuve n'ont plus pour étoiles que les lumières de la ville. Des galaxies urbaines s'impriment sur le lin, des chaînes de neurones s'électrifient. Il faut partir. Il le sent. Sa puissante constitution une nouvelle fois le sauve de la détresse. Il a, enfouie en son être biologique, une certitude forte comme la vie, que rien ne rompra si la vie elle-même ne se rompt. C'est à ce moment que lui est offert le retour au bercail, que lui échoit l'ancienne maison familiale. Selon son habitude, il prend à bras le corps le présent, s'attelle à la tâche, s'aménage en atelier le vieux salon à guirlandes de stuc, pose ses planches sur les tréteaux, sue sang et eau, s'éponge, s'enclôt, se cloître avec ses tubes, pinceaux, livres, disques. Lui qui a navigué du Saguenay aux Grands-Lacs, chaque été d'autrefois, pour se gagner ses études, eh bien, cette fois, il a ancré le bateau. Il est bien décidé à ne plus bouger. Il est chez lui, indépendant. Comment s'en tirera-t-il? Comme on dit, il y aura des hauts et des bas. Néanmoins, les collectionneurs commencent à fréquenter l'ancrage de la rue Casgrain. Par la rigueur et l'exigence, plus que jamais il s'emploie à conquérir la liberté de son art. Une source laisse entendre son murmure parmi les réseaux et les sphères. Et soudain, ça éclate. Je me souviens. Une bombe! mais au lieu de répandre la mort et le désastre, elle s'ouvre en éventail, en verrière, harpe, prismes où le rayon se casse musicalement. Devant cela, l'histoire de l'art et l'histoire des formes, c'est peu. Devant cette même histoire, je prends le risque d'affirmer que Jean-Paul Jérôme est un des grands vrais



Jean-Paul Jérôme en son atelier

peintres d'aujourd'hui. Oui, il vit à Montréal, comme vous et moi. S'il vivait ailleurs, peut-être y croirait-on davantage. Mon dire, en tout cas, je le fonde non sur l'humeur, l'amitié, mais en peinture. D'abord l'émotion, avec le métier la seule chose primordiale. Raisonnement, théories, formalismes tombent face à un bout de planche peint par Fra Angelico, par Lorenzetti, par Memling, Van Eyck, face à une coiffe de Vermeer, à un cruchon de Chardin, à une frondaison de Cézanne. Je cite des témoins, — morts, muets. Mais non, pas du tout. Vifs au contraire dans un monde que déshabite la vie. Je ne cite pas n'importe quels témoins, il va de soi, mais ceux qui forment la constellation où Jérôme a son orbite. Serait-il, ce Jérôme,

rétrograde, attardé, réactionnaire, pour qu'on se réclame ainsi d'anciennes lunes? Moderne extrêmement est sa peinture, c'est-à-dire indifférente aux claudages de l'actualité, aux colloques d'art et de culture, aux artifices des guetteurs de portillons. Éminemment raffinée, elle est, culte, icône. C'est là que Jérôme prie; c'est là que Jérôme chante le plain-chant femme-ange-Dieu. Elle est son château, sa cathédrale, son ciel et son Livre d'Heures. Non, ça n'est pas touchant, ni sentimental, ni émouvant. C'est le tremblement comme d'une fleur qui fleurirait de vous. C'est un banquet d'amour avec des vins de grand millésime dans du cristal. A votre santé, Johannes Vermeer, à la vôtre, monsieur Morandi. Vous ne sortiez

guère l'un et l'autre, tout absorbés par l'antématrière qui transparait parfois à travers l'opacité.

Juste avant que je voie l'ensemble peint dont le rayonnement encore m'anime, nous avions entendu le *Beatus Vir* de Monteverdi. Et je revoyais dans les jeunes filles au violon les *Anges musiciens* de Memling que possède le musée d'Anvers. Memling, Monteverdi, quel prélude! Eh bien, la visite à Jérôme, loin d'être chute, nous fut récompense. La musique de lumière, elle était là, devant nous, dans la nuit où tout à l'heure nous allions lever nos regards vers Orion. Cordes et

volumes, quartz, empennages, faisceaux de mica, pétales de gypse, gris de l'ambre et de la mouette, planète de corail que vibre le flux marin, la grande toile n'est présente par la seule trace de sa musique, comme dans Chartres le jeu de l'ogive et du verre. Fixité du passage: sur le tissu l'effleurement des teintes, des nuances, qui se renouvellent, semble-t-il. Illusion? Oui, mais à l'inverse du trompe-l'oeil, car ici rien n'est feint et tout est offrande. Je continuais à songer à ce même rectangle de 130 sur 462cm, *Arcaïques sonores*, que le Musée d'art contemporain exposera du 9 novembre au 10 décembre dans le cadre de *Ten-*

*dances actuelles au Québec*; or je constate que les dimensions comptent pour peu chez Jérôme qui voyage avec aisance de la murale à l'enluminure pour la raison qu'un nombre toujours gouverne son étendue. Maintenant une moisson de petits formats passe par le chevalet et la cimaise: *L'Avènement*, 12 sur 22cm, que j'aime associer au Vermeer le *Cavalier et la jeune fille riant*, à cause du rouge bourgogne dont l'une et l'autre toile fit son foyer; et je perçois même les frères notes égrenées par une épinette; *Fraîcheur du fleuve*, sphère d'ambre gris qu'infiltré une marée blanche dont l'immobile ressassé nous

impregne; *Palmes d'ombre*, l'effluve des sèves, plus loin, peut-être, dans l'air de ce que les forêts éveillent en nous d'écho; à ma gauche, ce simple jeu de plier une carrière de craie avec une contre-basse et un piano; là, le tendre suc des grenades hante une lune de lin que la poterie de Chardin n'aurait pas reniée; devant moi, la volure que gonfle la vibration des libellules qui ont les ailes faites d'une résille bleue, en ce miroir, l'eau sur l'eau se pose et change en prismes ceux qui se penchent. J'écoute. *L'oeil écoute*. Je me demande si Claudel n'a pas trouvé son titre dans la *Petite Chronique* d'Anna-Magdalena Bach.

«L'OEIL»

4427 St-Denis • 282-1756



Gravures originales de

LEONOR FINI

Choix de plus de 50 sujets

À partir de \$150.00 (encadrer)

LUNDI-SAMEDI 11h-17h  
OU SUR RENDEZ-VOUS

KIEFF

EXPOSITION



